

SPORT UNIVERSEL

ILLUSTRÉ



ATTELAGE DE TROITEURS APPARTENANT A LA PRINCESSE TÉNICHEFF.
ÉTALONS DU HARAS DE MOLOSTWOFF.

Chronique

2 janvier

J'AI dit que M. Bruce Lowe n'avait pas été heureux dans le choix de l'exemple qu'il nous cite à l'appui de sa théorie. Minting l'un des étalons, qui a causé les plus vives déceptions qu'un éleveur ait éprouvées, n'est en effet qu'un bien triste représentant de la descendance de la Tregonwell's Natural Barb mare dont il s'agissait de faire ressortir l'excellence. Quoi qu'il en soit, on nous donne, comme plat de résistance, au milieu de la page, le pedigree de Minting, aussi complet que possible; puis, tout autour, à titre d'assaisonnements ou de condiments, sont disposés avec art les noms de tous les gagnants classiques, en Angleterre aussi bien qu'en Australie, qui appartiennent à la même famille. Cela est sans doute d'un fort agréable effet; seulement en établissant ce tableau M. Bruce Lowe paraît avoir oublié un point capital: Le pedigree complet de tout pur-sang, qui a comme premiers auteurs des étalons et des juments arabes ou barbes, connus ou inconnus, comprend trente-deux quartiers.

L'auteur australien ne tient compte que d'un seul, celui de la première aïeule en ligne maternelle directe. Est-il admissible, est-il logique que les trente et un autres auteurs originels n'aient exercé aucune influence sur l'animal en cause, Minting en l'espèce? Le fils de Lord Lyon possède en dehors du premier cinq autres courants de la Tregonwell Natural Barb mare, dont d'après le « figure system » il ne doit être tenu aucun compte, ce qui du reste n'empêche pas M. B. Lowe de nous dire qu'il a choisi Minting, parce qu'il est le meilleur ou plutôt le plus complet représentant vivant de cette famille, assertion qui me paraît en contradiction flagrante avec la théorie sur laquelle il base son système.

Il aurait pu choisir Whalebone qui appartient à la même famille, l'exemple du grand père de Touchstone et du Birdcatcher aurait été tout autrement concluant que celui de Minting; mais il ne possédait que quatre courants de la Tregonwell Barb mare, ce qui a sans doute gêné les petites combinaisons de M. Lowe, mais ce qui fait ressortir la fantaisie et la convention qui servent de base à son système.

A l'exemple de Minting, j'en ajouterai un autre. Dans sa nouvelle édition du *Horse Breeders' Hand Book*, M. Joseph Osborne a établi en entier le pedigree de Persimmon, pour lequel il éprouve une estime toute particulière. La première aïeule maternelle de l'étalon du prince de Galles est la d'Arcy's Black Legged Royal Mare, chef de la famille n° 7, à laquelle appartient par suite le fils de Saint-Simon. Mais il possède douze courants, tout aussi directs de la Burlia Barb Mare, sept de Royal Mares, quatre de la Tregonwell Barb Mare, deux d'une fille du Byerly Turk, etc. D'après M. B. Lowe on devrait attribuer toute sa valeur à l'unique courant de la d'Arcy's Black Legged Royal Mare, qu'il possède, ce qui est inadmissible. Sait-on, en effet, ce que représente ce courant à la vingtième génération? Une unité sur les 147,296 que comprend le pedigree entier.

On pourrait objecter que, de la même jument descendent West Australian, Wild Dayrell, Donovan et d'autres excellents chevaux, ce qui, au premier abord, semble donner raison au « système », mais on serait bien vite édifié si on examinait les pedigrees de ces étalons, qui, tout en ayant la même première aïeule, sont issus d'origines et de croisements bien différents.

C'est d'ailleurs, je le répète, un simple non-sens de prétendre que, même en acceptant pour exacte la théorie des premières aïeules, théorie des plus discutables, un seul courant puisse exercer autant d'influence que les trente-trois autres. S'il vivait encore, M. Bruce Lowe se garderait donc bien de citer l'exemple de Persimmon, le plus concluant du reste pour réduire à néant son fantaisiste système.

Mais ce n'est pas le seul argument qu'on puisse lui opposer. Le choix des gagnants classiques pour établir le classement de ses familles, n'était pas plus rationnel. Personne n'ignore en effet qu'il s'est trouvé parmi eux des animaux très ordinaires, et que fréquemment, ils n'ont pas été les meilleurs de leur génération; il suffira de rappeler les noms d'Isonomy, de Hampton, de Saint-Simon, celui enfin de Cyllene, qui n'ont pas été des « classic winners » pour le prouver. Du reste, il a existé d'excellents chevaux avant l'institution de ces épreuves, qui ont rendu d'incalculables services.

D'après le « système », Eclipse aurait dû toute sa qualité à une

Royal mare, sa première aïeule. Quelle était l'origine exacte de cette jument? Personne, je crois, ne saurait le dire. Est-il sérieux de faire reposer une théorie sur une base aussi fragile? Si M. Bruce Lowe avait pris la peine de réfléchir un peu, et d'étudier avec soin le pedigree d'Eclipse, il n'aurait certainement pas émis une aussi imprudente assertion.

Il prétend, avec ses chiffres, nous faire connaître les origines des gagnants classiques; il nous apprend simplement quel est leur première aïeule en ligne maternelle, qui encore une fois ne peut avoir exercé sur eux qu'une bien faible influence. J'ai indiqué le dosage plus haut. En outre, on doit remarquer que tous les animaux inscrits au stud-book sont plus ou moins inbred; plus ils le sont, moins ils comptent dans leurs pedigrees d'ancêtres différents. M. Bruce Lowe donne à tous les pur-sang issus d'une jument mère donnée, le même chiffre, parce qu'ils ont cette origine éloignée commune; il en résulte que, l'examen de ces chiffres ne peut donner qu'une idée très vague des origines de chacun d'eux, tous n'étant pas issus des mêmes croisements, tout en ayant une première aïeule commune. Les indications données par les chiffres sont donc sans valeur pour les éleveurs. D'ailleurs, pour s'en convaincre, il suffit après avoir inscrit dans un pedigree tous les chiffres en regard de chacun des noms qu'il contient, suivant le système de M. Bruce Lowe, d'enlever tous les noms en ne laissant que les chiffres; je ne crois pas qu'il existe un seul éleveur qui puisse y comprendre quoi que ce soit, par le seul examen de ces chiffres, alors même qu'il serait doué d'une mémoire invraisemblable.

Deux animaux, mâles ou femelles tous les deux peuvent être issus du même père et de la même mère; parce que l'un d'eux aura une grande valeur, l'autre ne sera pas forcément un bon cheval. On sait au contraire qu'il en est fort rarement ainsi, et, cependant c'est ce qui devrait arriver si le système de M. Bruce Lowe avait une portée pratique. Encore une fois, il est illogique de prétendre résoudre ce problème insoluble qu'est l'élevage par une équation mathématique; une formule algébrique ne saurait remplacer les lois physiologiques qui sont immuables et intangibles.

M. B. Lowe n'est d'ailleurs guère d'accord avec sa théorie, quand il nous expose avec complaisance les qualités des sujets propres à faire ressortir la valeur de chaque famille, il nous parle toujours des chevaux, jamais il ne nous dit un mot des juments qui ont cependant bien eu une large part dans la création et l'amélioration de la race pure. Il cite leurs noms, il est vrai, mais il ne nous dit pas un mot de leur rôle du haras; cela est d'autant plus étrange qu'il base son système sur la seule influence exercée par les juments mères.

Enfin, il serait peu logique de vouloir attacher à tous les auteurs d'un cheval, une influence égale, basée seulement sur une progression mathématique, d'après leur degré de parents, père, grand-père, arrière grand-père, etc. Il est constant en effet que l'action d'un bisaïeul, qui était doué d'une vitalité très remarquable, est beaucoup plus grande que celle d'un aïeul et même d'un auteur immédiat. C'est ainsi, par exemple, que l'influence de Pocahontas se retrouve encore chez certains de ses descendants actuels à un plus haut degré que celle de leurs pères, étalons « remplisseurs », qui parfois réussissent avec toutes les juments qu'on leur envoie, quelles que soient leurs origines.

Le « figure system » de M. Bruce Lowe, résultat d'un travail considérable, ne saurait donc être accepté comme un traité pratique d'élevage, comme le fétiche qu'ont proclamé ses admirateurs. La fantaisie, la convention, si l'on veut, sur lesquelles il est basé ne le permettent pas. Il est tout naturel que dans les origines de nos meilleurs racers actuels, on retrouve les noms de la plupart des étalons qui se sont fait un nom au haras, puisque ce sont surtout leurs descendants que recherchent les éleveurs comme reproducteurs. En s'appliquant à établir un système, M. Bruce Lowe s'est bien gardé de l'oublier; il s'est appliqué au contraire à trouver une formule qui lui permit d'utiliser ce principe de force majeure, et c'est ainsi que si fréquemment les résultats sont d'accord avec sa théorie, très séduisante, je le reconnais, quand on l'examine d'une manière superficielle.

S'il avait seulement prétendu donner des indications générales, par un classement d'ensemble, M. Bruce Lowe aurait pu arriver à son but. Prétendre que son système serait un guide sûr et infaillible, est au contraire une insoutenable présomption. Fût-il même établi sur une base plus solide, jamais il ne pourrait suppléer à l'ignorance ou au défaut de jugement d'un éleveur, jamais il ne paralyserait les lois de la nature, ce qui, du reste, ne sera jamais donné à personne.

S. F. T.



LES PRAIRIES DE LONRAY

L'ÉLEVAGE EN FRANCE & A L'ÉTRANGER

Haras de Lonray (Suite)

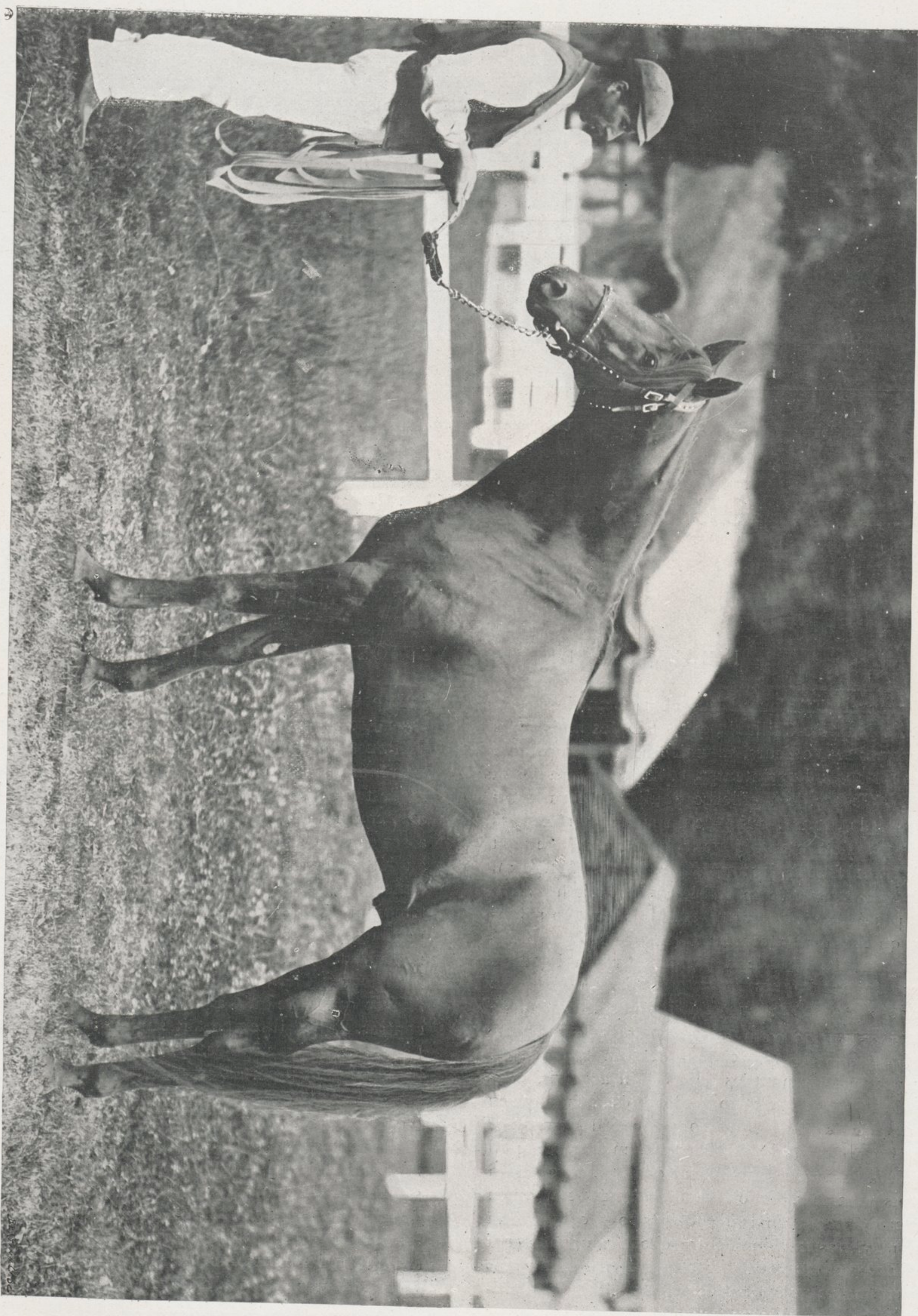
L'ÉLEVAGE DE M. MAURICE CAILLAUT

Il est peu d'éleveurs qui dès leurs débuts aient obtenu les succès qu'a remportés M. Maurice Caillaut, qui, quelques mois après avoir fait enregistrer ses couleurs, gagnait à Longchamps une des épreuves importantes du printemps, et faisait naître, dès sa première année d'élevage, la meilleure poulche de sa génération. Sans doute, la chance, qui joue un si grand rôle dans les choses du turf, s'est montrée pour lui particulièrement accorte; « la Fortune aime les jeunes » dit le proverbe, et, parmi les jeunes elle préfère souvent ceux qui la traitent à la hussarde et ne craignent pas de la violenter un peu. Mais, tout en reconnaissant la part qu'elle a pu avoir dans les succès de M. Caillaut, on doit reconnaître qu'elle a dû soulever son bandeau avant de lui accorder ses faveurs. Je ne crois pas en effet que parmi les « jeunes » qui depuis quatre à cinq ans se sont adonnés à cette entreprise si risquée, il en soit un qui y ait apporté plus de méthode, qui ait étudié avec plus de soin les origines, ait choisi avec plus de jugement les sujets qu'il achetait, yearlings ou poulinières, ait mieux raisonné les croisements que ne l'a fait le propriétaire de Lutin et de Roxelane. S'il a réussi, ce n'est pas seulement parce qu'il a été heureux, mais parce qu'il a fait tout ce qu'il fallait pour réussir. Aujourd'hui, où on est si enclin à agir sans raisonner, où l'on est si facilement convaincu qu'avec beaucoup d'argent on peut obtenir tout ce que l'on désire et qu'il n'est pas besoin d'autre chose pour arriver à tout,..... en politique ou en élevage, peu importe, — où un gros crédit en banque semble pouvoir suppléer au défaut d'intelligence ou de sens moral, on est heureux de pouvoir constater qu'il existe des exceptions à cette règle trop générale. Aussi, personne n'a-t-il jamais songé à reprocher au jeune capitaine de cuirassiers sa veine parfois insolente; on y a applaudi, au contraire, parce que tous, les plus inconscients même, reconnaissent qu'en somme elle était méritée.

Je ne crois pas que lorsqu'il achetait à la baronne de Bray le

petit poulain par Patriarche qui devait, un des premiers, faire connaître au public les couleurs qu'avec son associé, le comte de Pourtalès, il venait d'adopter, M. Caillaut avait espéré qu'il les rendrait aussi rapidement populaires. Le poulain avait fort modestement débuté, du reste. A deux reprises, il avait, à deux ans, couru à réclamer, à Maisons et à Chantilly, pour un prix assez élevé, et il n'avait pas figuré à l'arrivée. Sa place de second, au début de sa troisième année, dans le prix de Champigny, à Vincennes, où il finissait entre Chapeau Chinois et Argenteuil, témoignait seulement en faveur de son courage dont il devait, par la suite, donner tant de preuves; il faisait encore bonne figure, sur le même terrain, dans le prix de Pâques, derrière Monsieur Gabriel, c'est-à-dire en compagnie sensiblement plus relevée que celle qu'il avait eue jusqu'alors l'habitude de rencontrer. Enfin, il remportait sur les 3,000 mètres du prix des Lacs sa première victoire. Il avait montré qu'il ne craignait pas la distance et il partait assez soutenu dans la Coupe, quelques jours après; il y battait sans peine Medium, Praline et Vigoureux; ce dernier le battait à son tour dans le prix Malgache, à Maisons, mais la distance (2,200 mètres) était trop courte pour lui. Il en était de même dans le prix du Prince de Galles, où il se laissait devancer par Sylphine et par Céiliet qui était loin de le valoir. Puis, à la réunion d'été de Longchamps, il courait à deux jours d'intervalle le prix de la Moskowa (4,000 mètres) et le prix de la Néva (3,000 mètres), gagnant la première épreuve, second dans la seconde derrière Algarade. Il prenait une fois encore la seconde place derrière Ravioli dans le prix Monarque, au mois de juillet.

Après un walk-over dans le prix du Gouvernement, à Deauville, il finissait entre Dormeuse et Algarade, qui devait gagner le Grand Prix quelques jours après, sur les 3,000 mètres du prix Hocquart; c'était vraiment trop lui demander que de lui faire courir à la même réunion le prix de Longchamps (2,800 mètres),



LUTIN, ÉTALON ALEZAN, NÉ EN 1891, PAR

PATRIARCHE

DOLLAR

The Flying Dutchman et Payment par Slave

PARTLET

Birdcatcher Gipsy par Tramp

LÉGITIME

DON CARLOS

Monarque et Noëlie par The Baron

ECLIPTIQUE

Plutus et Mlle de Saint-Igny par Beauvais

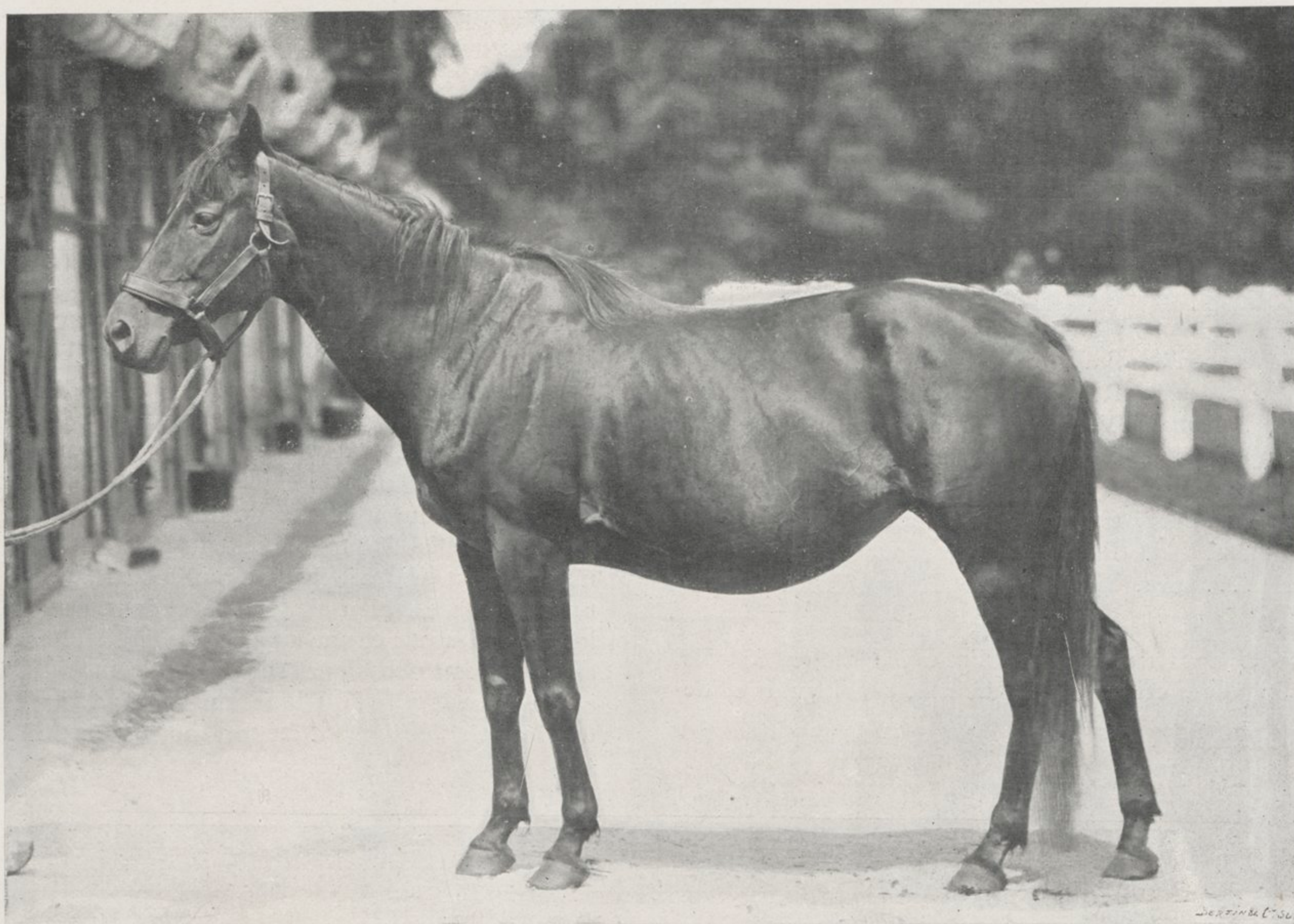
où il n'était pas placé derrière Mamiano. Il faisait sa rentrée à Paris dans le prix Jouvence (4,800 mètres), qu'il enlevait facilement. puis il allait à Newmarket courir le Cesarewitch où, handicapé à 44 kil. 1/2 et, mal soutenu par un jeune jockey, il ne pouvait prendre que la quatrième place derrière Childwick, Callistrate (56 kil. 1/2) et Shrine. Une victoire sur Dormeuse, Aquarium et Frida, dans le prix de Creil (4,000 mèt.), à Chantilly, terminait cette fatigante campagne, pendant laquelle il avait couru quinze fois, dont neuf fois sur 3,000 mètres ou plus.

Pour ses débuts à quatre ans, il gagnait pour la seconde fois la Coupe où il battait entre autres Satan et Toujours; il s'effaçait derrière son camarade d'écurie Pomard, dans le prix Rainbow (5,000 m.) qu'il courait ensuite, puis il enlevait d'une tête le prix du Printemps (3,000 m.) sur Nigaud auquel il rendait six livres. Il faisait alors dans le prix de Dangu à Chantilly la plus belle course de toute sa carrière; sa lutte avec Callistrate pendant toute une partie de la ligne droite, où chacun des deux

mandé et qui tombait au champ d'honneur, victime d'exigences qu'il était presque cruel de lui imposer. Jamais son propriétaire n'aurait, j'en suis convaincu, consenti à le laisser partir s'il avait été présent.

Quoi qu'il en soit, Lutin était alors envoyé au haras et il commençait en 1896 sa nouvelle carrière. Depuis son arrivée à Lonray, où il occupe un box voisin de celui de Chalet, il a grandi, mais, sauf dans son encolure, il n'a pas pris encore la substance d'un père; les petit-fils de Dollar sont, du reste, toujours un peu légers. Très harmonieux, admirablement équilibré, qualité essentielle d'ailleurs pour un stayer, avec sa longue épaule, sa charpente très dense, sa forte attache de reins, et ses avant-bras très développés, il est peut-être un peu droit sur ses jarrets; ses membres, un peu menus sous le genou, sont si bien trempés, qu'on n'a pas le droit de lui reprocher leur légèreté. Il est du reste bien Dollar dans son ensemble.

Lutin est le neuvième produit de Légitime qui n'avait rien

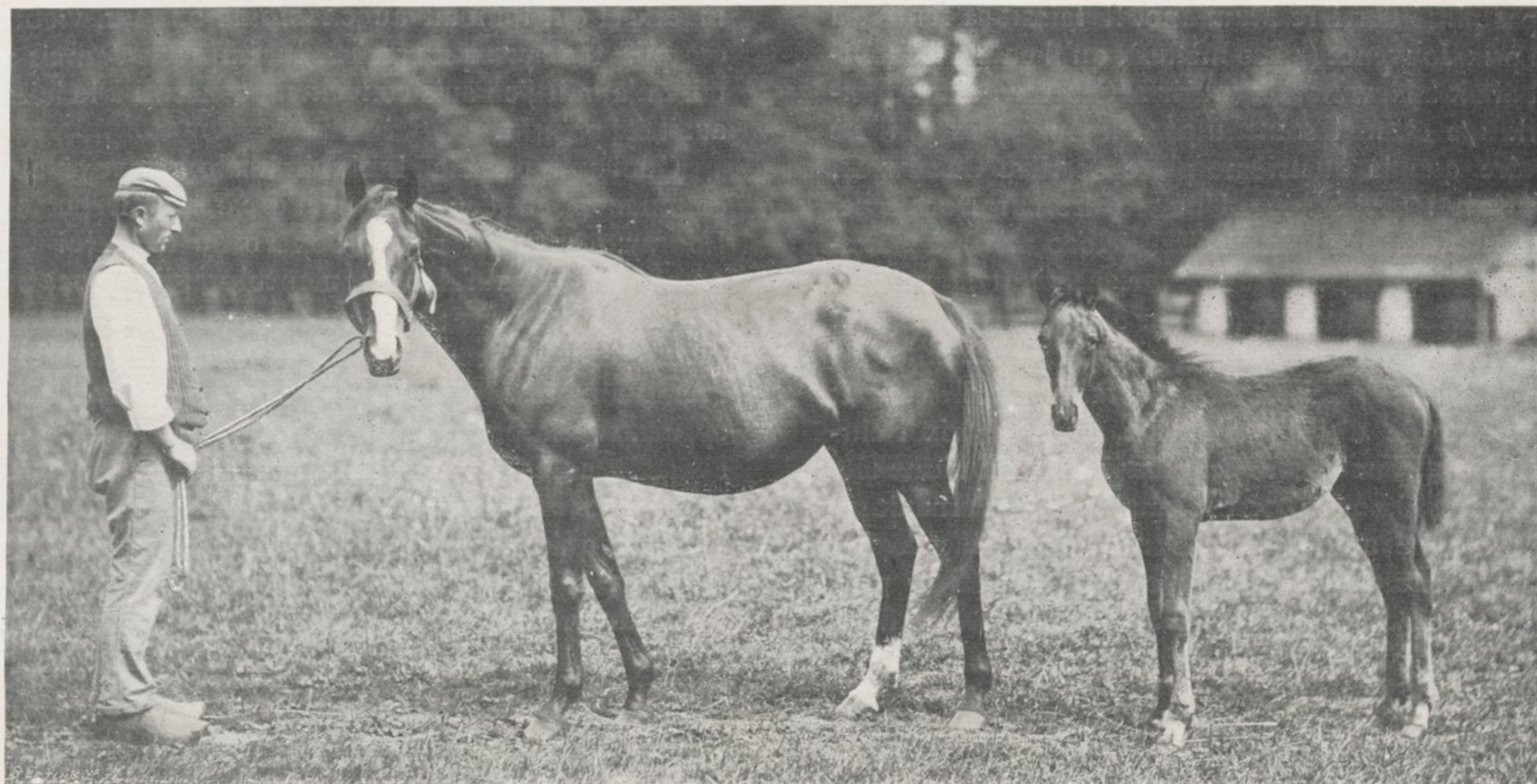


ROSE OF YORK, POULINIÈRE NÉE EN 1880, PAR SPECULUM ET ROUGE ROSE PAR THORMANBY.

champions, s'employant avec une énergie égale, prenait à tour de rôle un léger avantage, a offert d'ailleurs l'un des spectacles les plus passionnants auxquels il m'ait été donné d'assister. Elle se terminait par une encolure, en faveur du cheval de M. Caillault qui rentrait au paddock beaucoup moins éprouvé que son adversaire. Ses deux courses subséquentes à Longchamps, sur les 4,000 mètres du prix de Satory et de La Moskowa, témoignaient encore de sa merveilleuse endurance; puis, il battait encore Nigaud et Autriche dans le prix de Longchamps à Deauville. Très éprouvé par la dureté du terrain, il se présentait avec des jambes très menaçantes dans le prix Gladiateur, qu'en condition il n'aurait pas pu perdre, mais qu'on aurait bien dû ne pas lui faire courir dans l'état où il se trouvait! Il tombait boiteux pendant le parcours. C'est avec un véritable serrement de cœur que j'ai vu rentrer au paddock ce vaillant petit cheval qui toujours avait répondu avec tant de cœur à tout ce qui lui avait été de-

donné de bien remarquable avant lui, et n'a eu depuis que le médiocre Lutrin; les courants de Catton qu'elle lui a légués ajoutés à ceux qu'il tient de son père et à l'infusion du sang de Tramp qu'il lui a également transmis, lui ont assuré sa remarquable endurance, que la trempe de son aïeul paternel, the Flying Dutchman a encore accentuée. A en juger par ses premiers produits, la force de son influx vital n'a été en rien atténuée par sa fatigante carrière d'hippodrome; il leur a bien imprimé son cachet. On peut, je crois, attendre beaucoup de lui, aujourd'hui surtout où les stayers menacent de faire défaut.

L'élevage de MM. Caillault et de Pourtalès ne comprend encore qu'un petit nombre de juments qui sont, comme Lutin, pensionnaires de Lonray. En voici la liste :



TINTORETTA, POULINIÈRE BAIE, NÉE EN 1893, PAR PERPLEXE ET ESCARBOUCLE, PAR DONCASTER, SUITEE D'UN POULAIN BAI PAR LUTIN.

date de la
naissance

ROBE

ORIGINE

1880	Rose of York	baie	Speculum et Rouge Rose p. Thor-
			manby.
1886	Chartreuse...	alez.	Salvator et Orpheline p. Orphelin.
1886	Doreuse....	baie	Rosicrucian et Dolus p. Blair Athol.
1887	Clymène....	baie	Vigilant et Clio p. Dollar.
1888	Cendrillon...	baie	Silvio et Czarina p. King Tom.
1892	Kara Belnaia.	baie	Atlantic et Brother-to-Strafford mare.
1892	Layette (i)...	alez.	Carlton et Wedlock p. Wenlock.
1893	Tintoretta....	baie	Perplexe et Escarboucle p. Doncaster.
1894	Roxelane....	alez.	War Dance et Rose of York p. Speculum.

Ces juments appartiennent, en ligne paternelle, à trois familles principales, celles de Vermout, de Voltigeur et de

(i) Poulinière importée.

Melbourne, dont deux d'entre elles descendent aussi par leurs mères, chez lesquelles toutefois domine l'influence de Stockwell. Toutes ont pour auteurs des animaux d'un tempérament éprouvé; M. Caillault tient évidemment au « stout blood » d'une manière toute spéciale.

Rose of York, doit à son origine — elle est par sa mère demi-sœur de Doncaster — et à sa vigoureuse structure le choix dont elle a été l'objet beaucoup plus qu'à ses performances; l'union du sang de Voltigeur avec celui de Melbourne a souvent en effet donné d'excellents résultats. Dans son arrièremain surtout elle porte bien le cachet de sa famille; son dessus, un peu long, est bien soutenu cependant, et elle a une bonne longueur dessous et une ampleur suffisante. Rose of York avait assez modestement figuré sur l'hippodrome où à deux et à trois ans, elle avait gagné quelques modestes prix à réclamer; sa production avait également été fort modeste en Angleterre; aussi,



LONRAY. - LES PADDOCKS DANS LE PARC

pouvait-on l'obtenir pour 8.500 francs en 1893, bien qu'elle eût été saillie par Saint-Simon. Elle était, il est vrai, présumée vide ce qui était, du reste, exact. Mais l'année suivante, elle donnait Roxelane, puis le chanceux Rodilard, tous deux avec War Dance, qui avait avec elle une communauté d'origine constituant bien l'in-breeding classique au degré voulu.

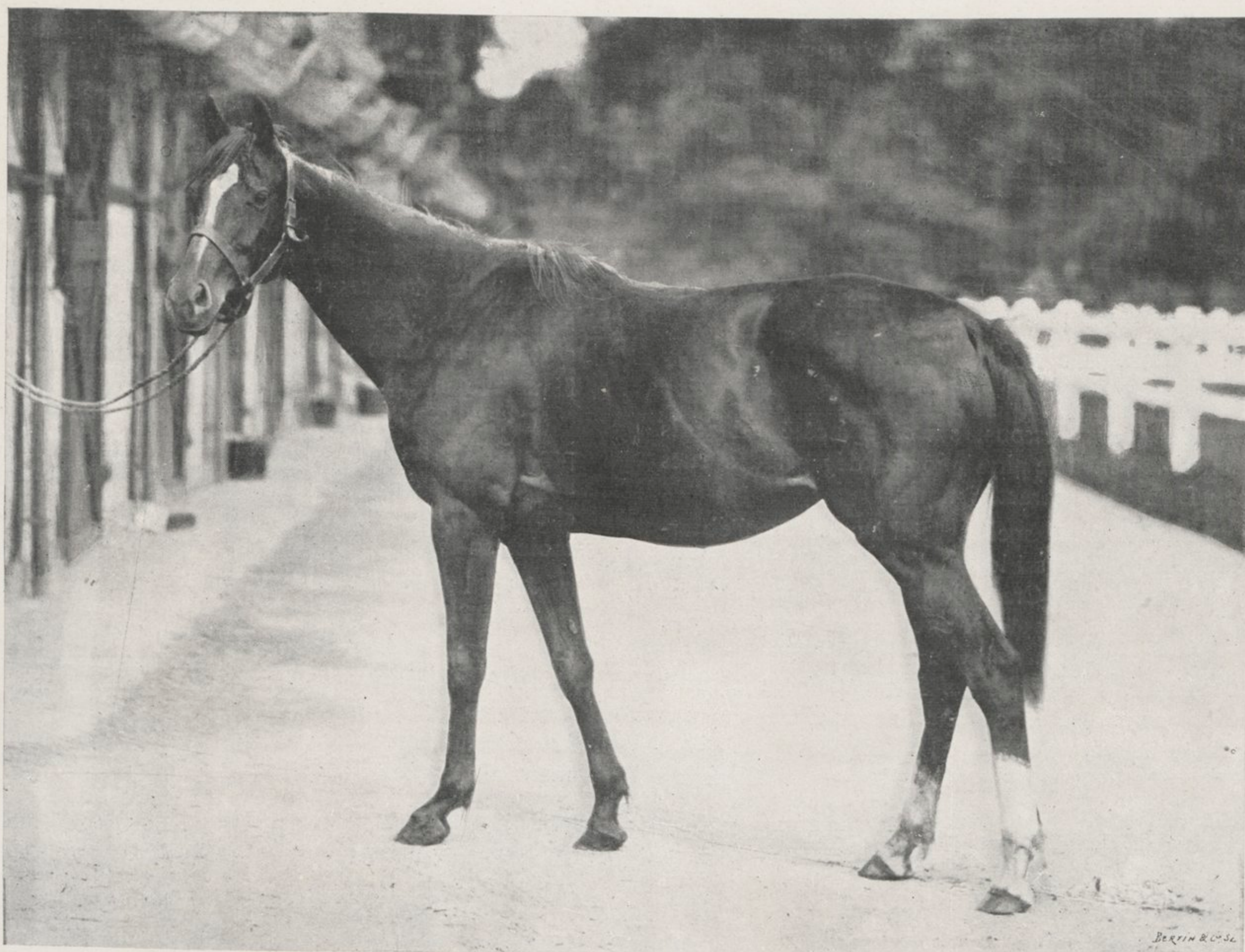
On connaît la brillante carrière de Roxelane. Après avoir battu Quilda et Général Albert, entre autres dans le prix du Premier Pas, à Caen, elle gagnait en se promenant le prix La Rochette, où elle ne battait pas grand chose du reste; puis dans le Grand Critérium, elle engageait avec Palmiste une lutte sévère où son avantage de condition lui assurait en partie le meilleur, d'une courte tête seulement. M. Caillault avait alors la prudence de ne plus rien lui demander à deux ans, sagesse fort rare aujourd'hui où bien peu de « jeunes » savent attendre. Elle ga-

peu légère sous le genou, sans doute, mais on n'appartient pas impunément, des deux côtés, à la famille de Voltigeur, et ses aplombs sont au moins réguliers.

A côté d'elle, Tintoretta, fait aussi très bonne figure. Issue de l'union fashionable de Perplexe avec Escarboucle, elle n'a pas obtenu sur le turf les succès qu'avait espérés son propriétaire M. de Schickler; elle n'a d'ailleurs couru qu'une seule fois à trois ans. Elle doit prendre sa revanche au haras; longue, près de terre, large derrière, régulièrement établie, elle possède tous les points d'une poulinière d'avenir.

A citer encore Layette par Carlton et la mère de Best Man, Wedlock, qui a eu en 1898 un beau poulain par Marcion.

Le modeste élevage de M. Caillault possède donc tous les



ROXELANE, POULINIÈRE ALEZANE, NÉE EN 1894, PAR WAR DANCE ET ROSE OF YORK PAR SPECULUM.

gnait pour sa rentrée à trois ans la Poule d'Essai des pouliches; puis elle battait dans le prix de Diane, Hâtez-Vous et Quilda. Sa défaite par Doge dans le Grand Prix de Paris où de nouveau elle battait Palmiste, qui n'était plus alors tout à fait lui-même, ne peut être regardée comme régulière; elle est d'autant plus à regretter qu'elle y laissait sa forme. Dans les courses suivantes, le prix de Flore et le prix Vermeille, elle était battue par des pouliches dont elle avait toujours eu raison jusqu'alors; il eût été peu judicieux d'insister. Aussi était-elle retirée de l'entraînement et envoyée au haras. Elle ne tardait pas à s'y transformer comme apparence; elle prenait dans son arrière-main la largeur qui lui manquait et perdait cette silhouette levrettée qui convient à un racer beaucoup plus qu'à une mère; en même temps sa côte s'arrondissait; avec son excellente épaule, son beau dessus, son arrière-main puissante et sa substance, elle est aujourd'hui bien faite en bonne poulinière. Elle est toujours un

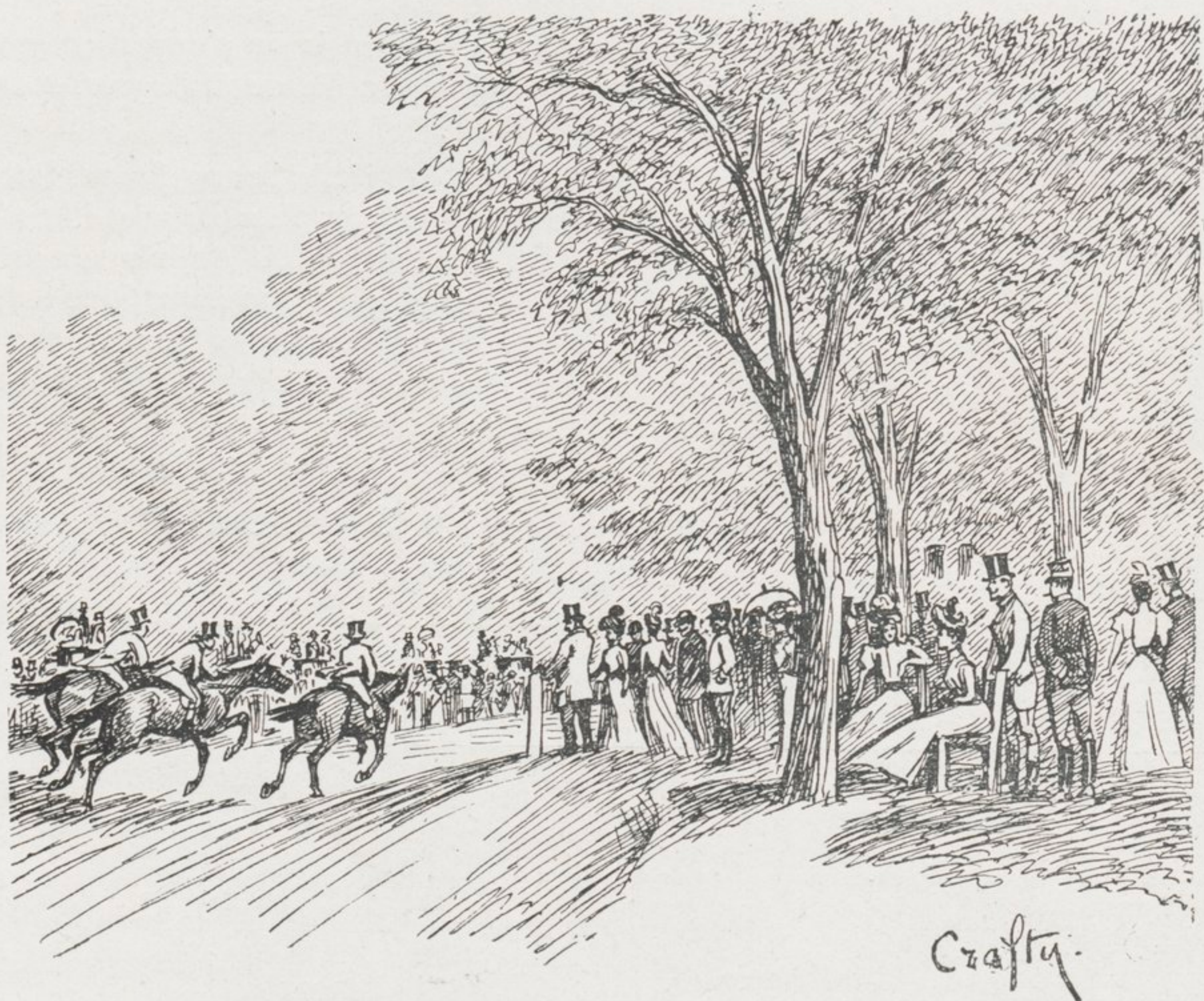
éléments suffisants pour qu'il continue à obtenir les succès qui ont marqué ses débuts; et, bien sincèrement, à tous égards, j'espère qu'il en sera ainsi.

S. F. TOUCHSTONE.

Nous rappelons à nos abonnés que nous avons fait fabriquer pour le *Sport Universel Illustré* une reliure à la fois simple, pratique, élégante et solide, dite reliure électrique (système Frank).

Chaque reliure contient 26 numéros soit un semestre. Prix : 3 fr. prise dans nos bureaux.





Sur le Turf

Chaque monde a ses dessous, ses côtés à côté qui seuls peuvent en donner la véritable physionomie, dégager des vues d'ensemble ce qui en fait la caractéristique.

Pour mettre en valeur cet aspect spécial à un talent d'observateur aigu, il faut joindre aussi les qualités d'un humoriste.

C'est à ce double titre que Crafty le spirituel dessinateur, si parisien, était qualifié, pour employer une expression technique, plus que tout autre pour une histoire du turf actuel.

Les détectives du *Sport Universel Illustré* figent, en leur réalité froide de documents, les aspects divers de nos champs de courses. Il est interdit à l'appareil photographique d'être spirituel, ou même intelligemment exact. Il saisit au hasard de l'obturateur trop et pas assez. Il analyse là où le dessinateur synthétise. Aussi est-il impuissant à rendre, sinon l'aspect extérieur du monde des courses, si divers, tout au moins les nuances qui différencient si absolument, ses éléments variés.

Crafty connaît nos hippodromes dans leurs plus intimes détails, les coulisses de ces théâtres du plein air lui sont aussi familière que la salle (lisez les tribunes et son public) ou la scène (les pistes gazonnées).

Il y promène le lecteur, comme le ferait un cicerone un peu sceptique et désabusé, mais qui tient encore cependant à ce plaisir si spécial au Paris qui s'amuse.

En feuilletant son livre émaillé de dessins, scrupuleusement exacts dans leur humour, on voit défiler un tantinet caricaturés, propriétaires, jockeys, parieurs, chevaux aussi. En savourant les lignes ironiquement documentées qui commentent les images, on est rapidement initié aux petits mystères de la vie du turf.

Nous avons obtenu de l'auteur l'autorisation de reproduire en même temps que les images qui l'égayent, l'article qu'il consacre

aux réunions défunctes de Marly, ce court extrait permettra à nos lecteurs de se faire une idée de l'ouvrage de Crafty dont nous leur recommandons vivement la lecture.

MARLY-LE-ROY

C'était charmant, select et limited; on y faisait du sport sans spéculation, du flirt à discrétion, et le tout se terminait par un lunch en plein air du plus pittoresque effet.

Ça n'a pas duré.

La société du « Riding et Coaching » existe toujours, mais il y a beau temps qu'elle a renoncé à ces réunions, que tous regrettent, et que personne ne songe à renouveler.

Pour quelle raison les invitations ont-elles cessé ?

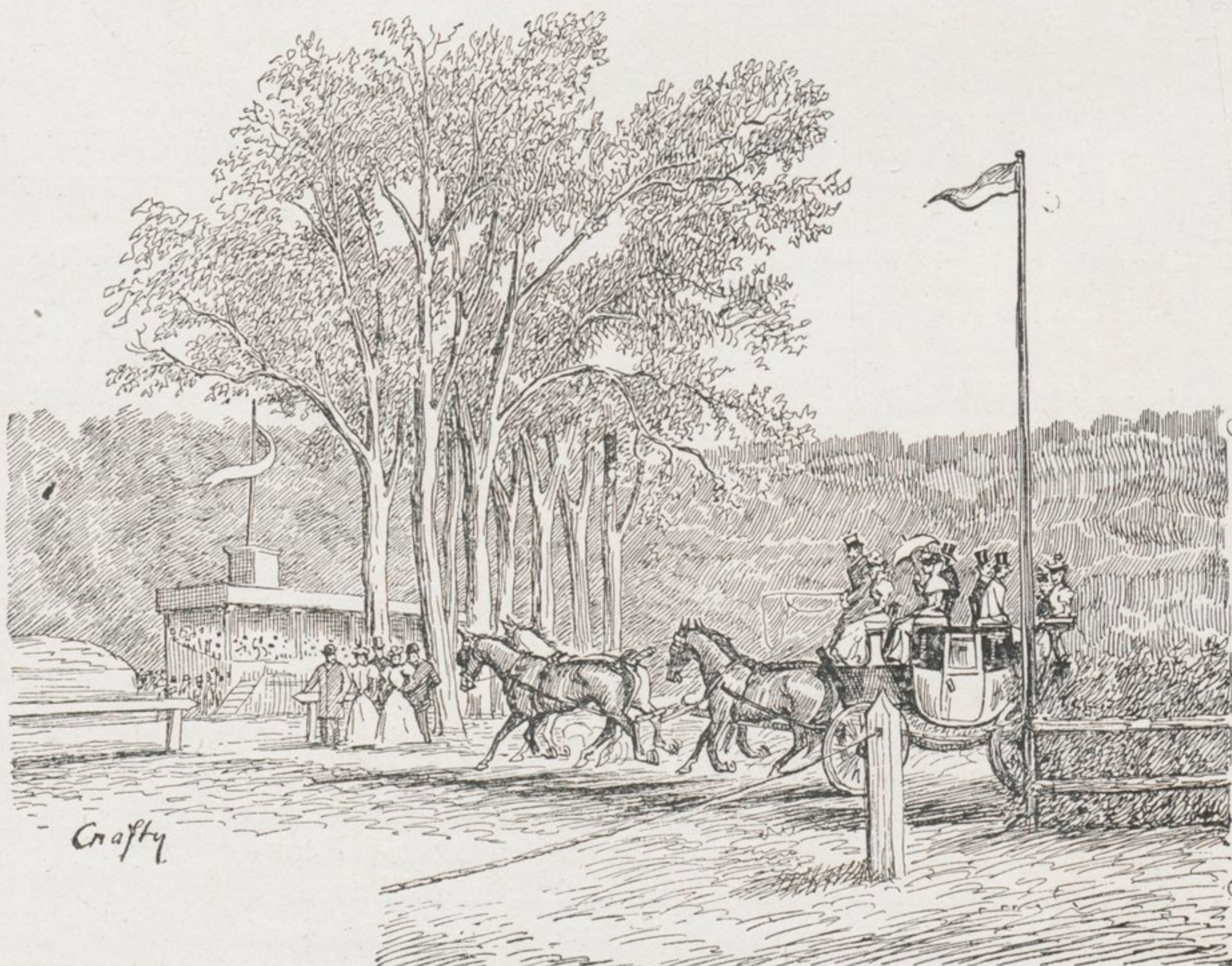
Pourquoi n'envoie-t-on plus le petit carton enjolivé dans le coin gauche du joli dessin du baron Finot, et si poliment rédigé :

Le « *Riding and Coaching* a l'honneur de vous prier de venir goûter dans le petit parc de Marly-le-Roi, le 2 mai (à 2 heures.) »

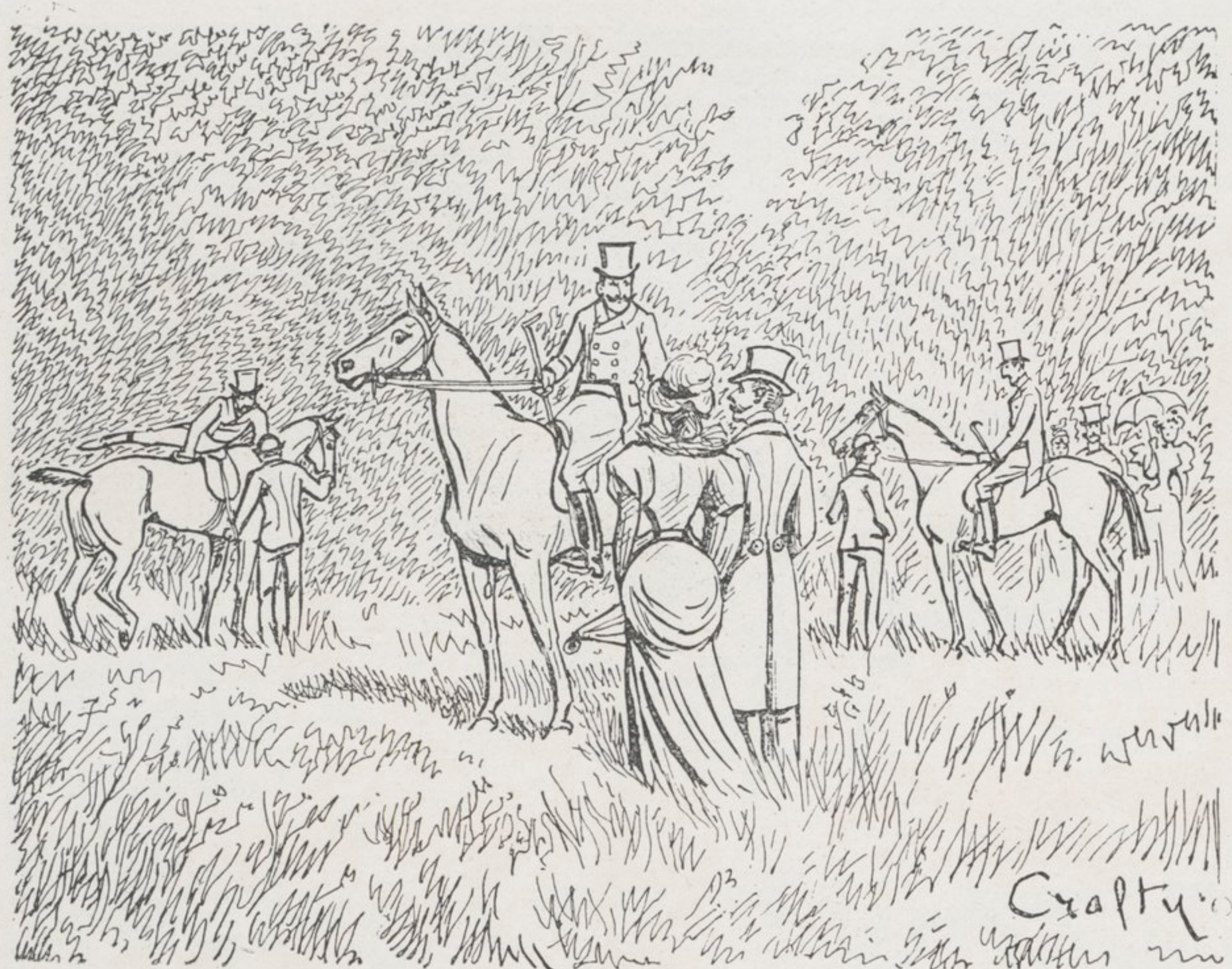
Je sais bien que depuis cette époque (1838), le petit parc a été repris pour les chasses présidentielles; mais là n'est pas le véritable motif, puisque d'autres réunions aussi réussies ont eu lieu à la Marche avec un égal succès, et il n'est pas douteux qu'en réunissant n'importe où la même assistance on aurait obtenu le même résultat.

Certes, le décor était séduisant, la route agréable, mais les propriétés privées dont l'accès est aussi facile sont nombreuses aux environs de Paris, et l'on n'aurait eu l'embarras que du choix pour trouver sinon mieux, — c'était parfait, — mais du moins aussi bien.

Je crains que ce ne soit à de facheuses considérations d'économie qu'il faille attribuer la suspension prolongée de ces réunions certainement très regrettées; si limitée que fût l'assistance, les frais supportés par un petit nombre, et qu'aucune recette ne venait compenser, atteignaient un chiffre considérable et devaient, avec le succès, augmenter de jour en jour. Comment résister, en effet, aux sollicitations des amis qui viennent



UN MEETING DU RIDING AND COACHING A LA MARCHE.



AVANT LA COURSE. — DERNIÈRES RECOMMANDATIONS.

demander des invitations pour de jolies femmes chez lesquelles on a soi-même dîné, dansé, soupé, — sinon davantage! — et les amis des amis... Les promoteurs de l'idée ont été effrayés par la perspective d'une ruine assurée et prochaine.

On avait offert un lunch, les invités y comptaient, impossible de le supprimer, et en le conservant on se heurtait à des difficultés qui auraient rendu indispensable un nouveau miracle de la multiplication du pain et du vin; et, dans ce siècle d'incrédulité, il aurait été téméraire d'y compter.

C'est dommage que ce soient précisément les choses les plus agréables qui durent le moins : songez depuis combien de

temps déjà nous subissons les charmes du régime républicain, et considérez d'autre part que nous n'avons pu obtenir plus de cinq ou six de ces réunions; et pourtant quel empressement à leur début, et comme l'institution semblait définitivement fondée!

Que de noms connus parmi les gentlemen, des vrais, qui se disputaient les prix, bien modestes cependant!

Copions au hasard un compte rendu de l'un de ces meetings dans la *Vie sportive*, — encore une institution disparue, — celle du 2 mai 1885, qui, si je ne me trompe, a été la première: « Le décor est très pittoresque; les ruines du château comme fond et les royales chenaies de la forêt comme encadrement; en bas, la pièce d'eau et l'abreuvoir; à l'horizon, les coteaux verdoyants de Boispréau.

« Une dizaine de mails-coachs viennent prendre rang aux ruines même du château, près de la ferme qui remplace aujourd'hui les communs du siècle dernier...

« Vers deux heures et demie, les préparatifs des courses commencent: l'aménagement est d'un rustique voulu.

« Une perche fichée en terre, en face une chaise de paille sur un petit tertre, voilà le poteau d'arrivée, voilà la tribune du juge où s'installe le prince de Sagan.

« Douze cavaliers se présentent au pesage, dont l'installation « n'est pas moins primitive.

« Les concurrents font un premier tour de la piste, montent à travers les labourés et finissent dans la ligne droite après une rivière, une barrière fixe et une haie.

« Deux d'entre eux restent en route, le duc de Morny et M. Raoul de Gontaut.

« Une vive émotion se produit quand on voit M. de Gontaut rester sans connaissance; heureusement il n'est qu'étourdi..



UNE RÉUNION DU RIDING AND COACHING EN 1883. — LE LUNCH.

Mais le pauvre *French*, le héros du concours hippique, s'est cassé la jambe dans sa chute, et on l'emmène sous bois pour l'abattre hors de la vue de l'assistance.

« Finalement le vicomte de Pully passe le premier devant le juge, précédant le comte de Lindeman... Dans la seconde épreuve c'est M. Adolphe Abeille qui l'emporte contre le marquis de Castellane.

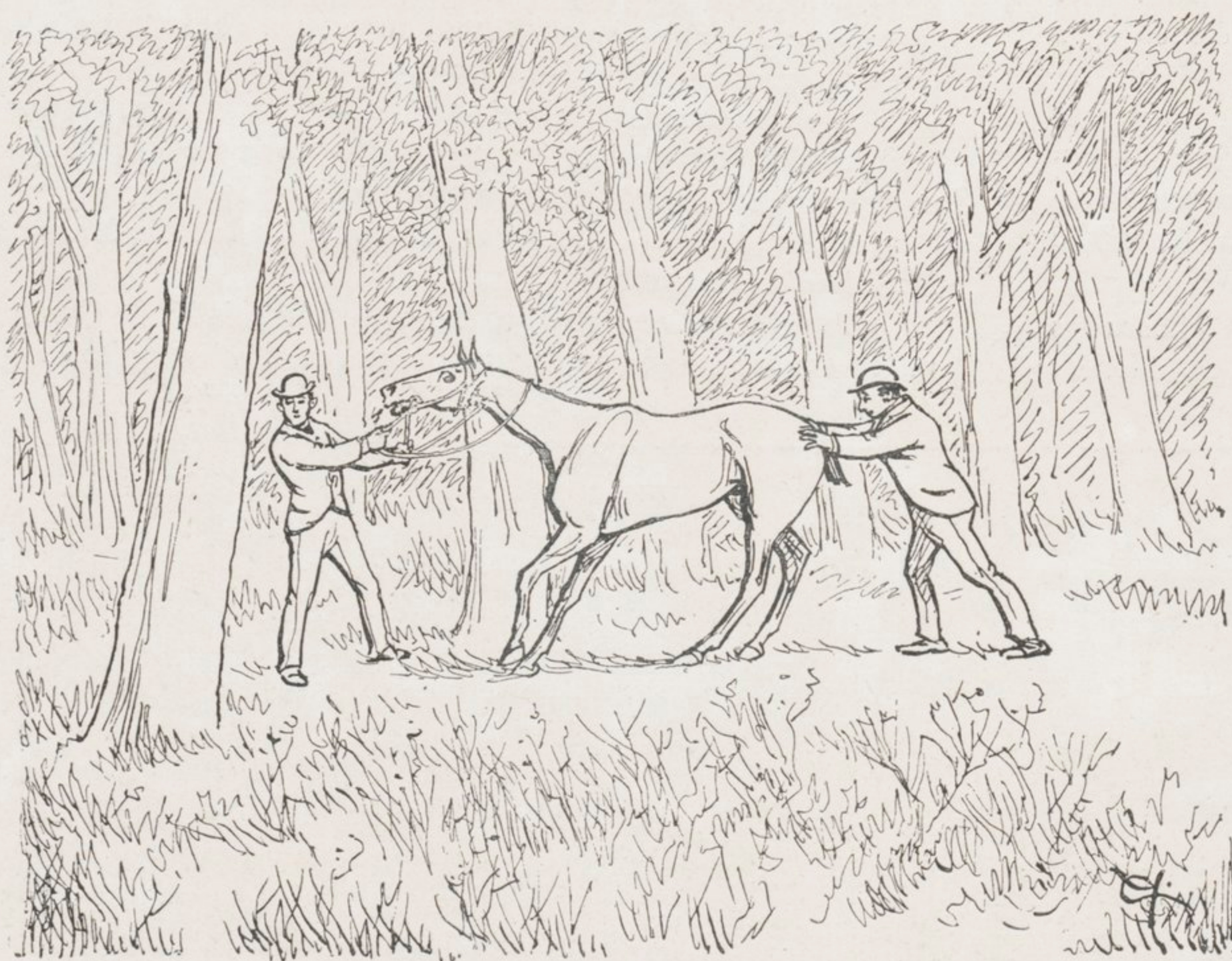
A ces noms il convient d'ajouter ceux des vaincus de ce jour-là.

Comte Martin du Nord, Maurice Foache, Frédéric Mallet, le pauvre Torrance tué à la Croix de Berny, prince L. Murai, M. W. Thorn, Henri Couturié, baron Roger, Jules Pastré, vicomte d'Ivernois, duc de Morny, Raoul de Gontaut et bien d'autres qui n'hésitaient pas à risquer la forte tape personnelle et les fâcheuses fractures des jambes de leurs chevaux favoris, dans le seul espoir de gagner devant une assemblée de choix, il est vrai, un objet d'art quelconque, ou une aquarelle qui le plus souvent ne rappelait que très vaguement le faire magistral de Leloir ou de Fortuny.

C'était charmant, élégant, intime. Ça n'a pas duré.



LE WINNING POST ET LA TRIBUNE DU JUGE A MARLY.



LA MARCHE

Quoique les réunions qui y sont données deviennent chaque année moins nombreuses, la Société sportive n'a pas complètement abandonné ce ravissant champ de courses, si plein de souvenirs pour les sportsmen qui se sont intéressés dès le début à l'avenir du steeple-chasing.

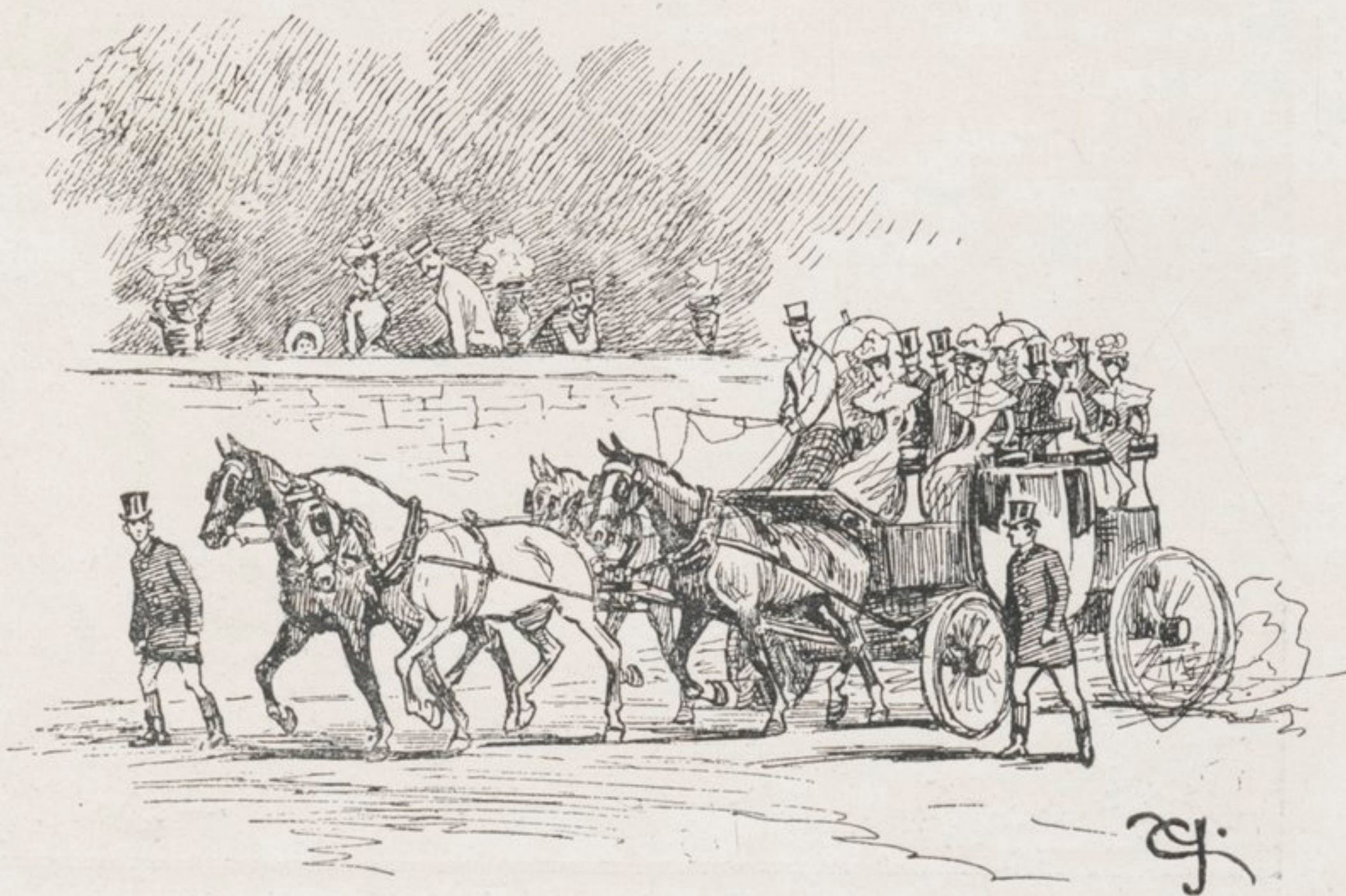
On a conservé religieusement le tracé de l'ancien parcours, et la plupart des obstacles ont été maintenus à la place qu'ils occupaient primitivement.

Certains d'entre eux ont une célébrité personnelle, comme le « talus des brotteaux » et le « mur du potager ».

C'est au talus des brotteaux, dès le départ du military de je ne sais plus quelle lointaine année, que *Grabuge*, au comte d'Osmond, après une grosse faute, dans laquelle il avait cependant sauvé la chute, a jeté sa bride par-dessus ses oreilles, telle un bonnet par-dessus un moulin, incident qui n'a cependant

pas empêché M. Henri Couturié, qui le montait, de continuer le parcours, de passer sans encombre la collection d'obstacles restants et de lutter à l'arrivée de façon à se placer second à une encolure du gagnant. Quant au mur du potager, c'était certainement l'un des obstacles les plus impressionnants qu'on pût imaginer : c'était une brèche pratiquée dans un mur de 3 mètres qui se prolongeait de chaque côté de la piste : pour passer dans cette ouverture, il fallait des cavaliers et des chevaux également francs sur l'obstacle.

On l'a sensiblement modifié déjà, et le mur chargé d'espaliers et de vignes dans lequel la trouée avait été faite a été depuis longtemps sacrifié. La banquette irlandaise qu'il précédait sur l'ancien parcours n'était pas non plus un obstacle à dédaigner ; haute de un mètre, elle était trop large pour être franchie dans le saut, et pas assez pour que la foulée d'attente pût y être prise sans avoir été judicieusement mesurée. Les chutes n'y étaient pas rares.



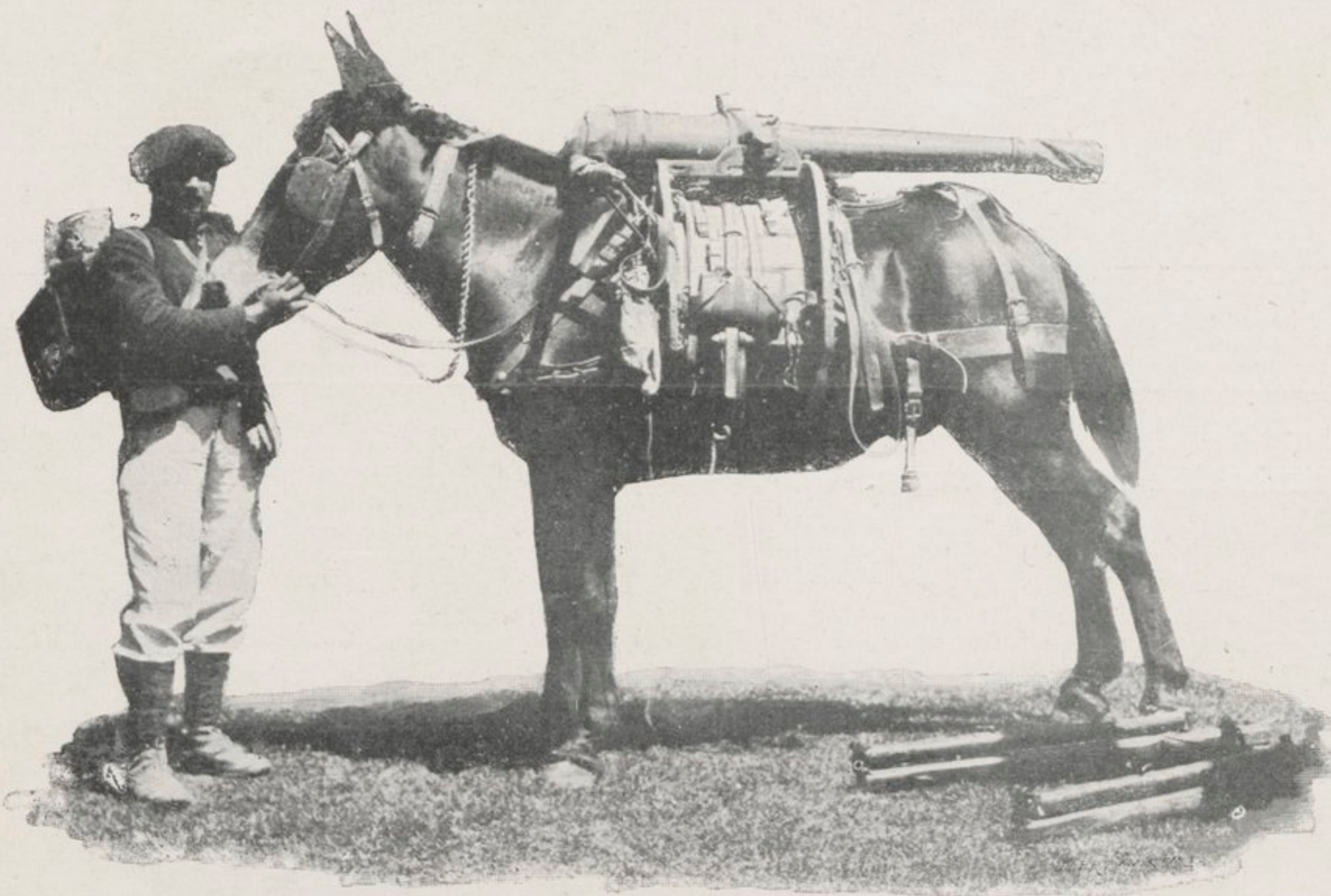
SUR LA ROUTE DE MARLY.

Le Mulet intime

"UNE RÉHABILITATION"

Le mulet, dédaigné, méconnu, n'intéresse que peu les gens de sport et les hommes de chevaux ; il a cependant une incontestable utilité dans d'importants services militaires. Et l'humble serviteur mérite quelque considération.

Nous nous sommes adressés pour en entretenir nos lecteurs à M. Guénon vétérinaire en 1^{er} au 15^e chasseurs, dont nous avons déjà signalé l'ouvrage intitulé : *Influence de la musique sur les animaux*. M. Guénon prépare en ce moment un ouvrage important consacré à la réhabilitation du mulet. L'article qu'on va lire n'est en quelque sorte qu'un résumé de son livre qui lui a valu une lettre de félicitation de M. le Ministre de la Guerre.



MULET CHARGÉ D'UN CANON.

LES QUALITÉS DU MULET

Le sang-froid, calme qui réfléchit au milieu des dangers, vient de la supériorité de la puissance intellectuelle.

(VIREY).

LE MULET DANS LA VIE ORDINAIRE

Par ses formes extérieures, le mulet est de tous les animaux d'Europe celui qui ressemble le plus au cheval au point de vue mental, il en représente l'*antithèse*.

On peut dire en paraphrasant une pensée de Buffon, que sans ce placide porte-bât la nature du fougueux bucéphale serait encore plus incompréhensible.

On lui accorde généralement plus d'intelligence qu'au cheval ; M. Guénon se range à cette manière de voir.

Cette supériorité provient en grande partie de ce que le mulet possède plus de sang-froid, de présence d'esprit et, par conséquent une puissance d'attention plus développée que le cheval. En psychologie l'attention est considérée comme le grand ressort de l'intelligence.

Notre mulet ne prend pas facilement peur,



QUO NON ASCENDAM.

ne s'affole pas, ne perd pas la tête ; voyant le danger il le mesure, l'évite adroitement. C'est un *débrouillard*.

Dans les circonstances critiques il ne devient jamais comme le cheval l'artisan de sa perte.

Les prises de longe sont rares chez cet animal prudent ; il ne tire pas au renard sachant parfaitement que plus il tire plus il se fait mal.

La sûreté tant vantée du pied du mulet est le résultat du sang-froid.

LE MULET EN MONTAGNE

Qui n'a pas vu le mulet en montagne n'a rien vu ! Tous nos braves alpins pourront vous le dire.

Ce sont là les tournois où il brille, où il étincelle.

Au passage des torrents, alors que les yeux sont insuffisants pour guider la marche, le porte-bât avance avec la plus grande précaution, sondant le lit avec son pied d'airain, prenant seulement un appui quand il est sûr de la solidité de la pierre ou du sol sur lequel il se trouve.

Pendant les manœuvres alpines dans les descentes un peu rapides, quand on ne décharge pas les mulets,



EN PAYS ALPIN. — PARC DU 5^e GROUPE ALPIN A SAINT-PAUL-SUR-UBAYE.



COLONNE MULETIÈRE DANS LA NEIGE.



CHASSEURS ALPINS. — LA DESCENTE SUR LA NEIGE.

des hommes faisant office de frein les retiennent en arrière en tirant sur des cordes fixées à la charge.

Néanmoins, en colonne les chutes ne sont pas rares.

Le mulet de roues va trop souvent inspecter le fond des ravins et des précipices; le moyeu qui déborde le bât venant parfois se heurter contre le flanc de la montagne lorsque le chemin se rétrécit. De même le mulet de paniers qui porte les provisions et atteint une « envergure » gênante; la charge de « *grand panetier* » est la plus périlleuse de toutes : la grandeur a ses tristesses.

Sur le bord des abîmes, dans les sentiers à pic, couverts de cailloux roulants et de quartiers de roche, examinez attentivement l'animal de bât; voyez-le descendre doucement, regardant et tâtant le terrain; on peut lui confier une femme, un enfant; il les conduira au port lentement, mais sûrement.

C'est à ce calme réfléchi que l'on doit le peu de gravité ordinaire de ces chûtes; les bâts sont cassés, le matériel fortement endommagé, et les mulets en sont ordinairement quittes pour l'émotion.

Dans des conditions semblables aucun cheval n'en sortirait vivant.

Et à l'appui de ces dires nous trouvons de nombreux exemples instructifs et même amusants que le manque de place nous empêche de citer ici.

Où le discernement du mulet est surtout remarquable, où cet animal triomphe véritablement c'est sur la neige.

Il arrive souvent dans les Alpes qu'il faut traverser de grands *néves* vers le milieu du jour alors que la neige est ramollie à la surface et ne porte plus.

Lorsqu'un cheval parvenu en ces points s'enfonce jusqu'aux



MANŒUVRES ALPINES DE 1897. — UNE GRAND'HALTE.

On doit lui laisser les rênes sur le cou et se borner à lui parler et à le caresser.

Pour une cause quelconque, chargement mal *brélé*, terrain glissant ou mouvant vient-il à rouler? Voici ce qu'on observe : sans faire aucun mouvement brusque il s'efforce de se retenir, puis se penche du côté opposé à l'abîme. Enfin, quand ses efforts restent impuissants, quand il voit que le gouvernement de son centre de gravité va lui échapper, il rassemble les quatre membres en les fléchissant sous le corps, ramène la tête près du poitrail et, formant boule comme un hérisson tombe et roule.

Quand la pente sur laquelle il dégringole n'est pas trop raide dès qu'il est arrêté il reste immobile, allongeant seulement la tête pour cueillir quelque touffe d'herbe, et attendant patiemment pour se relever que sa charge soit retirée.

genoux, il devient fou; se jette violemment à droite et à gauche au risque d'écraser son cavalier (qui a pris soin bien entendu de quitter la selle.)

En ces endroits l'homme s'enfonce parfois jusqu'à la ceinture; le mieux à faire alors est de se coucher à plat ventre.

Eh bien! le mulet agit absolument de même, fléchit les membres, s'appuie tranquillement sur le ventre et la région sternale attendant immobile qu'on lui enlève sa charge. Allégé, il se remet bientôt en marche.

Il est vrai qu'en montagne les chevaux de petite taille, agiles et souples font aussi preuve d'une grande adresse, et gravissent ou descendent avec mille précautions des sentiers très rapides; mais si l'un d'eux fait une chute, il perd vite la tête en se perdant bientôt lui-même.

En thèse générale pour un cavalier lourd, le mulet est bien



COLONNE MULETIÈRE DANS UNE TRANCHÉE DE NEIGE

plus sûr en montagne que le cheval; les Arabes ne l'ignorent pas.

Après quelques exemples de chutes extraordinaires d'où plusieurs mulets sont sortis indemnes, l'auteur conclut en ces termes :

Au cirque nous nous extasions souvent devant des sauts périlleux exécutés par des clowns sur un sol recouvert de sciure de bois.

Aucun de ces gymnasiarques n'est de la force du mulet.

Le maître clown à quatre pattes n'est pas un professionnel; néanmoins d'intuition il exécute, dans les cirques des montagnes, des sauts bien autrement périlleux, sur un terrain capotonné de cailloux et de roches.

Chaque fois qu'on remonte un mulet après de pareilles chutes, l'animal conserve un air grave et important qui pourrait le faire prendre pour un « Inspecteur des Précipices » rentrant de sa tournée.

L'Académie des sciences a gravement délibéré, il y a quelques années sur le problème de la chute du chat.

Je lui livre le problème de la chute du mulet.

Voyez l'invariable façon dont se comporte notre « Inspecteur des Précipices »; voyez-le sortir de cette épreuve des « mille culbutes » qui n'altère jamais en rien, ni sa précieuse personne, ni sa sérénité, ni son appétit.

A ce dernier trait ne reconnaît-on pas un « philosophe » qui veut se donner à nouveau la preuve de son existence :

« Je mange, donc je suis. »

LE MULET AU PASSAGE DES RIVIÈRES ET EN MER

Dans nos expéditions coloniales les passages de rivières permettent encore au porte-bât de se distinguer, d'exécuter de nouvelles prouesses d'énergie, d'intelligence et de sang-froid.

Les chevaux donnent toujours plus de tracas que les mulets, quant à ceux-ci il suffit de conduire les deux premiers sujets à la longe; les autres suivent alors très facilement.

A Madagascar, au début de l'expédition, alors que les moyens de débarquement étaient insuffisants, plusieurs bateaux ont débarqué leurs mu-

lets en les jetant simplement à la mer à environ 400 mètres du rivage.

On prenait seulement la précaution préalable de les promener un certain temps sur le pont pour leur dégourdir les membres.

Les malades ou éclopés que les forces auraient pu trahir avant l'atterrissage et « Messieurs » les chevaux dans lesquels on n'avait qu'une médiocre confiance étaient amenés en charland jusqu'au rivage.

FOND ET VITESSE

Le mulet passe, à bon droit pour avoir un fond extraordinaire; plus infatigable que le cheval, le porte-bât est parfois aussi rapide pour le service du trait.

En Algérie, pendant trois mois, les mulets sont attelés aux voitures des généraux inspecteurs, ils marchent à raison de 12, 14 et même 16 kilomètres à l'heure. Ils trottent et galopent par les routes souvent mauvaises, parfois défoncées. Il est vrai que les relais sont très rapprochés (15 à 20 kilom.)

Il existe à la Guadeloupe, au Mexique des attelages de mulets qui font des courses devant lesquelles reculeraient bien des chevaux; si l'allure s'accélère trop ils prennent alors le galop.

M. Guénon rappelle le voyage-excursion Lisbonne-Paris 3,000 kilomètres environ exécuté par M. le comte de F.... en 127 jours avec son équipage de six mules.

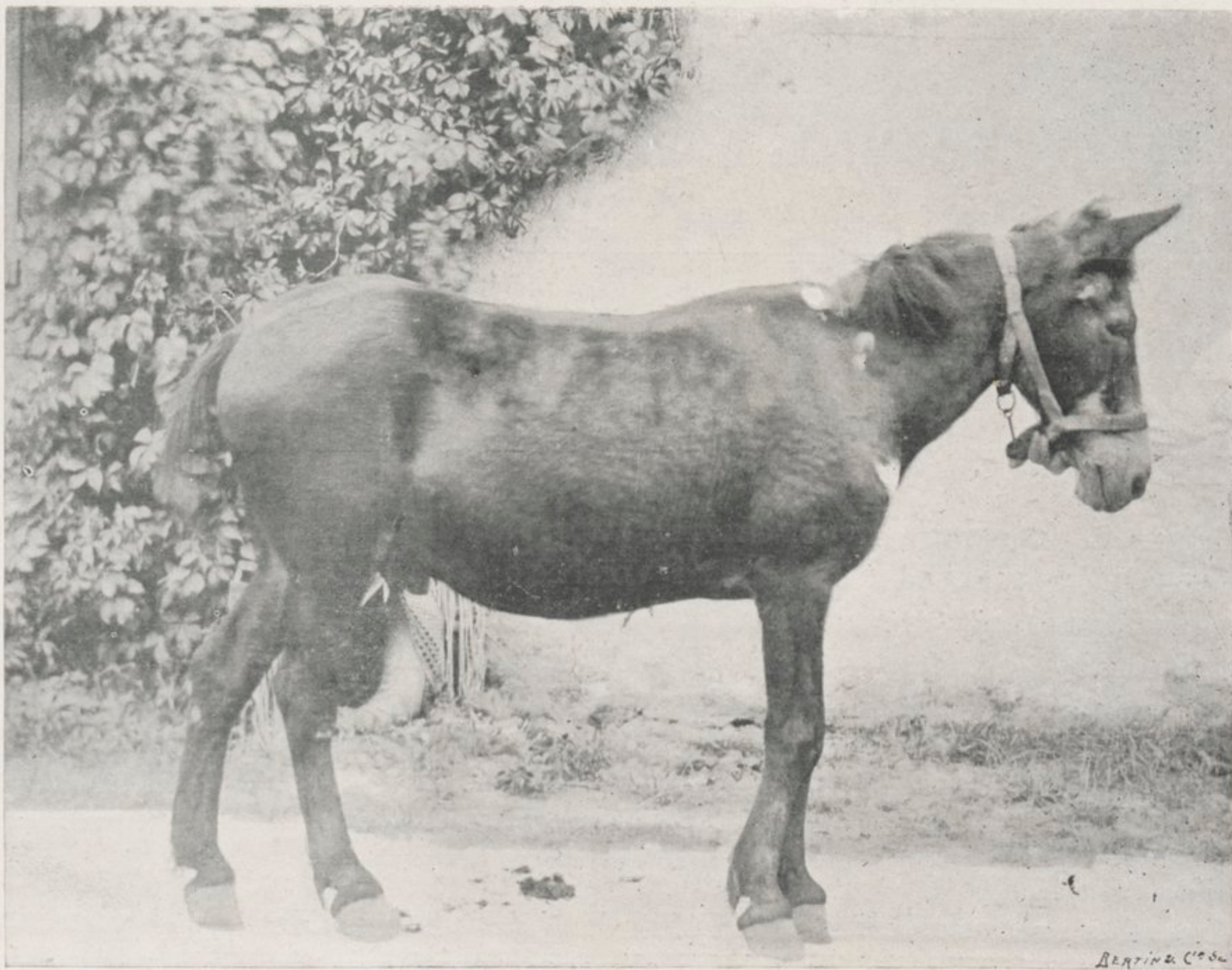
Enfin il cite plaisamment l'exploit suivant accompli par un mulet de 35 ans, originaire de Gascogne.

Aidé par un ami, un cheval de limon, ce mulet qui habite Pexiora (Aude) depuis 28 ans, a conduit dernièrement jusqu'à Carcassonne une voiture chargée de paille; le retour s'est effectué le même jour (total soixante-quatre kilomètres).

Les rides sillonnent la face songeuse de ce vieux serviteur, de nombreux poils argentent l'ébène de ses tempes, les épaules portent les saintes cicatrices du travail, les genoux sont courbés par les années, mais le cœur reste toujours vaillant.

Voilà un fier « cadet de Gascogne. »

(A suivre.)



UN CADET DE GASCogne. — MULET DE 35 ANS AYANT FAIT DERNIÈREMENT 64 KILOM. DANS LA MÊME JOURNÉE (APP. A M. S...., DE PEXIORA, AUDE).

LUTTE

LE CHAMPIONNAT DU MONDE

Il y a un peu plus d'un an, le *Vélo* continuant son labeur de divulgation sportive, s'était tout à coup mis à parler des arènes athlétiques parisiennes, et à traiter en sports des exercices qui pour le grand public n'existaient que de temps à autre pour les poids sur les places publiques, pour les luttes dans les arènes foraines de Marseille et de ses imitateurs.

Jusqu'alors la lutte n'avait eu que dans un milieu très restreint ses pratiquants et ses admirateurs. Elle vivait ignorée et ce fut pour beaucoup de gens une surprise que d'apprendre que des passionnés de ces joutes athlétiques, tels Pons, Noel, et quelques autres professaient obscurément, enseignaient l'art d'étreindre un corps robuste et de le coucher à terre doucement et scientifiquement.

Avec beaucoup d'à propos, un journal parisien a saisi l'occasion pour organiser un championnat du monde de la lutte, doté de gros prix. Peu convaincu du succès qui attendait son entreprise, le directeur du journal organisateur, en confia l'organisation matérielle au Casino de Paris. Cette scène parisienne osa; elle fit bien; elle a fait la grosse recette, car le championnat du monde a passionné et la foule n'a pas durant quinze jours cessé d'affluer au Casino de Paris.

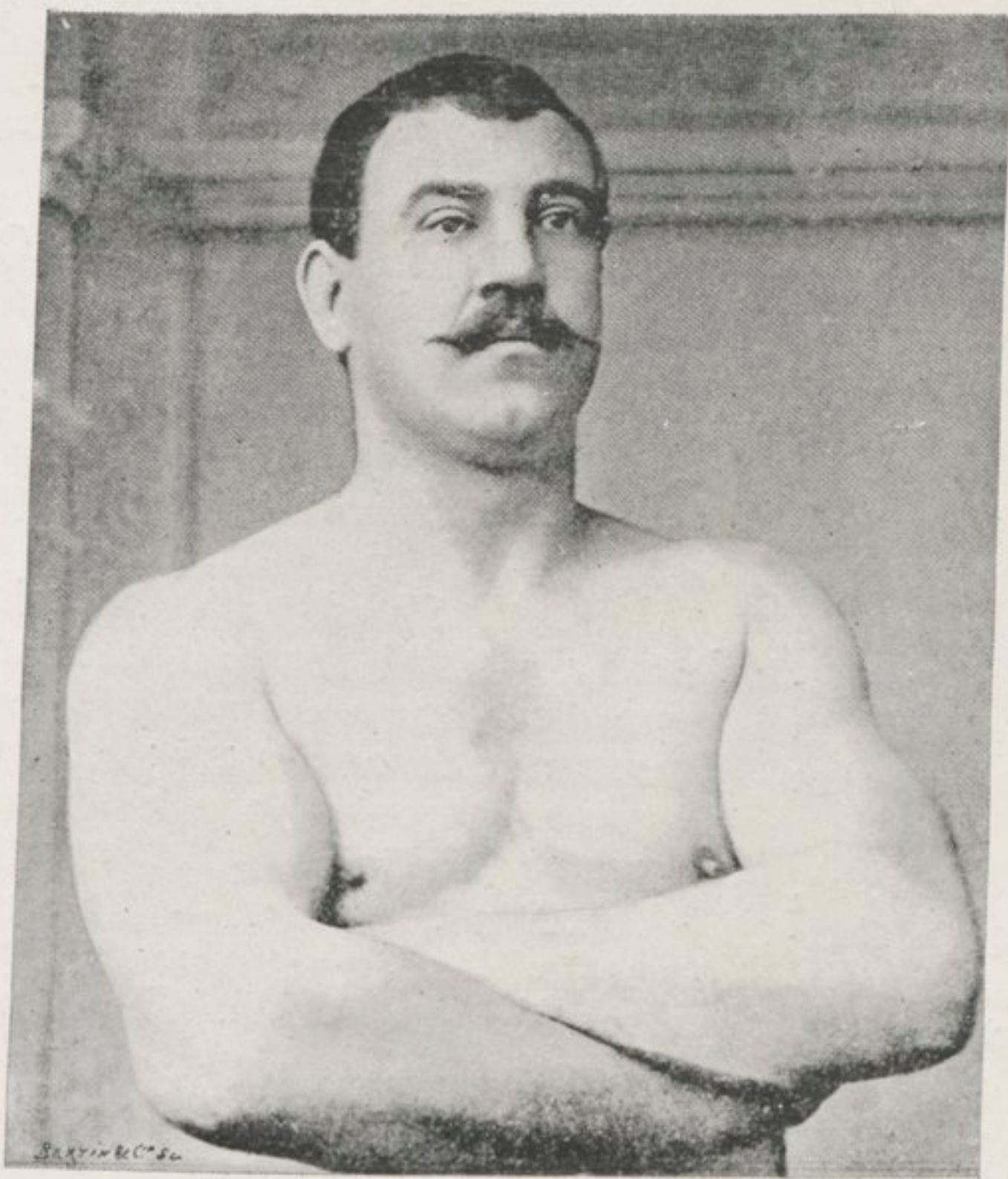
Le championnat a d'ailleurs d'une façon générale tenu plus qu'on espérait. Il avait réuni 29 engagements.

Le lot était important, et si tous les meilleurs lutteurs n'étaient pas inscrits, il y avait dans ce champ des concurrents fameux comme Pons, Pytlasinski, Gambier, Robinet, Wetasa, Célestin Moret, Fénelon, Charles Poiré, etc...

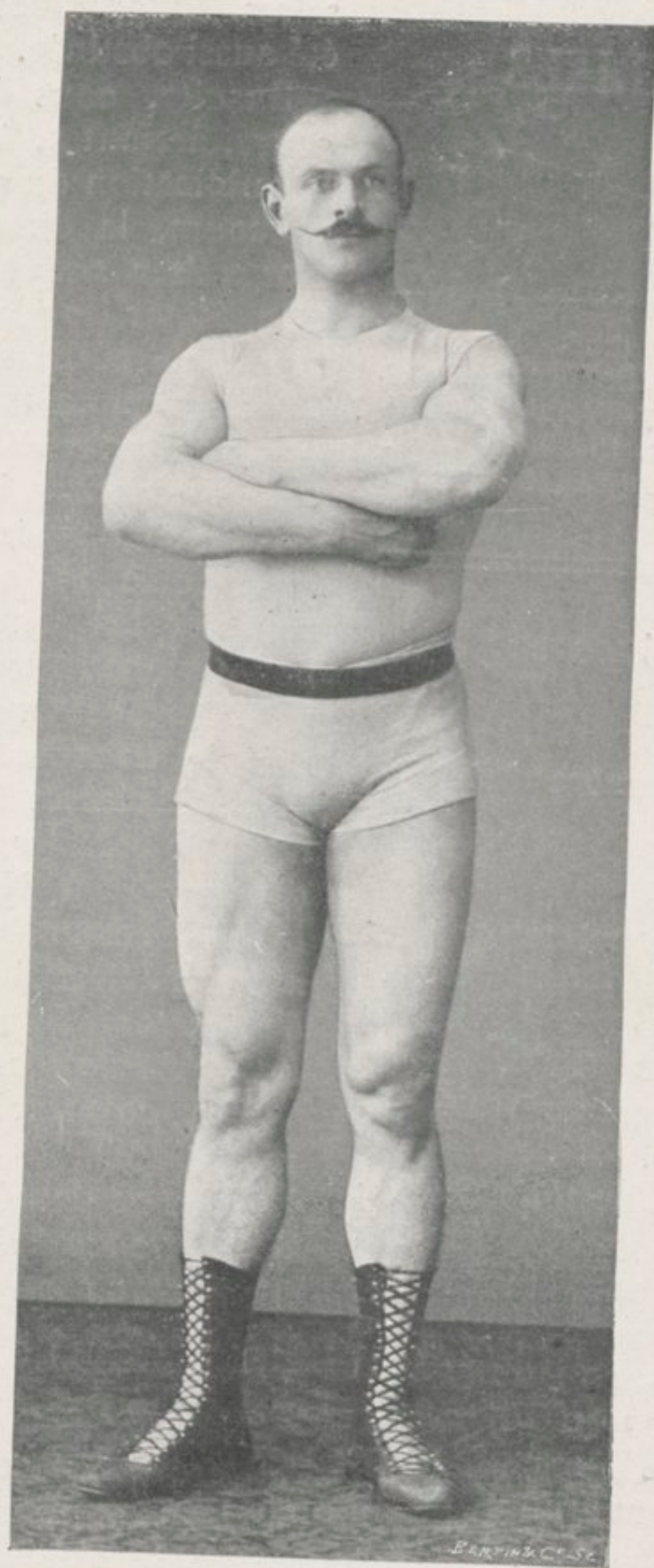
On aurait voulu de la part des organisateurs un peu plus d'égards pour les journalistes de la presse spéciale qui ont fait à l'épreuve et au Casino une réclame monstre et gratuite. La plupart des rédacteurs sportifs ont dû payer leur entrée — c'est mon cas — pour faire leur métier alors que des confrères très sympathiques mais non autorisés de la presse politique, pouvaient évoluer à leur aise.

A qui la faute? Ce n'est certes pas au journal organisateur. Au Casino de Paris alors? Sans doute! Nous saurons nous le rappeler.

Les luttes étaient arbitrées par François le Bordelais, l'homme qui connaît le mieux la lutte. S'il avait su montrer plus d'énergie, plus de décision, plus d'autorité il aurait évité des incidents



PONS, CHAMPION DU MONDE,



PYTLASINSKY, CHAMPION RUSSE.

fâcheux, des irrégularités qui ont gâté parfois le championnat.

Le championnat a commencé le 17 décembre.

Après une série d'épreuves éliminatoires quatre hommes restèrent en présence: Pons, Wetasa, Pytlasinski et Gambier.

Pons triompha de Wetasa, l'Autrichien, plus par la violence que par la science. Il l'avait blessé en le laissant à trois reprises choir sans l'accompagner suffisamment ainsi que le règlement et les règles de la lutte le prescrivaient.

Après une lutte mémorable qui dura 2^h15^m, et nécessita trois séances, Pytlasinski triompha de Gambier.

La finale disputée vendredi soir entre Pytlasinski et Pons n'a pas donné de résultat. Sur une cravate très brutale de Pons, Pytlasinski était mis hors combat et

crachant le sang, abandonnait une lutte qu'il ne pouvait continuer.

Pons fut déclaré vainqueur. J'aurais voulu pour le géant de l'avenue des Tilleuls une victoire. Il a gagné sans vaincre. Le résultat n'a satisfait personne, car il n'est pas sportif et nous pouvons bien croire encore que Pytlasinski, fort, courtois et savant lutteur aurait pu triompher de Pons qu'il a battu une fois et avec qui il a fait match nul une autre fois.

Quelques mots sur les deux hommes. A Pons d'abord: taille 1^m95 de haut, 1^m31 de tour de poitrine; les biceps et les mollets mesurent respectivement 43 et 45 centimètres. Poids: 236 livres.

Pons est un méridional. Il est né à Sorgues (Vaucluse), en 1894; il a donc 34 ans.

Il exerça, tout d'abord, la profession de forgeron-mécanicien et ses débuts ne datent que de 1888. Il prit part à quelques concours. Il s'y rencontra avec Piéto qui l'engagea pour aller lutter à Bordeaux.

Pons vint lutter à Paris aux Folies-Bergère, en compagnie de Bernard, d'Apollon et de Robinet.

C'est sur la scène du Casino (en 1891) que Pons tomba Tom Cannon, jusque-là invincible. Cette victoire ne lui profita guère car notre champion resta trois ans sans pouvoir dénicher un adversaire qui osât s'aligner avec lui.

Il lui fallut attendre 1894, où les lutteurs turcs vinrent à Paris. Il tomba Nourla, le géant de la bande, qui pesait 151 kilos et mesurait 2 mètres de haut.

Ses deux luttes avec Yousouf ne purent arriver à donner un résultat mais étaient-elles sincères? Pons considère que Yousouf fut l'homme le plus fort qu'il ait jamais rencontré.

A Pytlasinski maintenant:

Pytla est le roi des lutteurs russes qui n'a jamais connu la défaite. Vendredi encore il n'a pas été vaincu.

Pytla est professeur à Saint-Petersbourg de la société Athlétique de Russie que préside le comte de Ribeaupierre. Il frise actuellement la quarantaine.

FRANTZ REICHEL

OFFICIERS MINISTÉRIELS

CONCESSION L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE dans les immeubles du **SQUARE DE L'OPÉRA**, r. Boudreau à Paris à adj. ét. Constantin, not., 9 rue Boissy-d'Anglas. Le 16 janv. 1899. 1 h., m. à p. pouv. ét. baiss. 15.000 fr. Cons. 1000 fr., s'ad. M. FAUCON, synd. 16, r. Lagrange et au not.

Nous recevons la lettre suivante :

21 décembre 1896.

Monsieur le directeur,

Nous sommes heureux de constater que les colonnes de votre journal sont ouvertes à toutes les opinions, et nous vous prions de vouloir bien y insérer cette réponse à un article, en date du 17 décembre dernier, signé de vous, qui nous met directement en cause.

Votre article, la *Société du Cheval de Guerre* est un plaidoyer en faveur de la direction des haras et de la société du demi-sang, et un réquisitoire contre la *Société d'encouragement à l'élevage du cheval de guerre français* et la *Société des steeple-chases de France*.

Il eût été prudent de faire au moins une démarche auprès de nous pour connaître la ligne de conduite du comité de la *Société d'Encouragement à l'Élevage du Cheval de Guerre Français*, si, comme vous le répétez sans cesse, vous n'avez aucune animosité personnelle contre cette Société. Vous auriez ainsi évité de commettre des erreurs que nous devons aujourd'hui relever.

En premier lieu, l'animosité entre les haras et les remontes existe depuis nombre d'années, et bien avant qu'il fut seulement question de la *Société d'Encouragement à l'Élevage du Cheval de Guerre français*. Nous datons du mois de décembre 1897; il n'y a donc qu'un an que nous existons.

Mais pourquoi cette animosité est-elle née entre les Haras et les Remontes? Parce que les Haras ne se sont pas conformés à la loi de 1874, et qu'ils encouragent tout, excepté l'élevage du Cheval de Guerre, pour le seul développement duquel ils ont été créés et organisés. Voici 24 ans que l'Administration des Haras fonctionne, et voici 24 ans qu'elle élude le programme que lui a tracé la loi. Il n'est donc pas étonnant que la somme des fautes sans cesse commises ait augmenté dans une progression toujours croissante, et que l'on soit d'autant plus éloigné aujourd'hui du but que l'on devait atteindre, qu'il y a plus longtemps qu'on marche dans un sens tout opposé.

Ce n'est donc pas la *Société d'Encouragement à l'Élevage du Cheval de Guerre Français*, qui a été le brandon de discorde entre les deux administrations des Remontes et des Haras. La querelle existait bien avant; mais c'est elle que la Direction des Haras a chargée de tous ses anathèmes, parce que cette Administration a été frappée de la grande justesse de ses idées et de son programme. Il ne fallait pas laisser la *Société d'Encouragement à l'Élevage du Cheval de Guerre Français* appliquer ce programme, qui était son œuvre; c'était reconnaître l'insuffisance de ce que l'Administration des Haras avait fait depuis vingt-quatre ans.

Et cependant, depuis quelques années, les démarches les plus déferentes et les plus conciliantes avaient été tentées auprès de M. Plazen, tant avant décembre 1897, par des personnes étrangères à la nouvelle Société, que depuis cette date, par nous-mêmes, comme commis-

saies. L'opposition de M. Plazen a toujours été aussi obstinée.

Ensuite, nous donnons en 1898 trois concours, à Nantes, à Alençon, à Tarbes. Et dès la publication du programme de notre premier concours, la direction des Haras s'empresse d'organiser six concours de chevaux de selle, calqués sur les nôtres. Quel plus bel hommage rendu au mérite et à l'utilité de notre système d'encouragements!!! Hommage d'autant plus précieux, qu'il vient de l'homme qui s'était déclaré l'adversaire irréductible de ce système!...

Nous avons alors d'autant plus le droit d'espérer une conciliation, qu'antérieurement, pour marquer les sentiments qui nous animaient, nous avions réservé la présidence de nos jurys à M. l'inspecteur de l'arrondissement où se donnait le concours. A Nantes et à Alençon, MM. Ollivier et Delaunay refusent, non seulement de présider nos concours, mais aussi d'y assister; et à Nantes, M. Ollivier enjoint à M. le directeur du dépôt de Saintes, et à M. le sous-directeur du dépôt de la Roche-sur-Yon, de s'abstenir de paraître à notre concours, même à titre de simples spectateurs.

Était-ce encore nous qui attaquions l'administration?

Nous ne pouvions cependant marquer plus de déférence à son égard!... C'est très probablement ce qu'a compris M. Viger, qui, à Tarbes, autorisait M. l'inspecteur de l'arrondissement à honorer le concours de sa présence.

Notre Société ne fait que subir un état de choses qu'elle déplore, non à cause du bruit qui est fait autour d'elle, c'est une réclame qui la fera connaître et mieux apprécier des petits éleveurs de toutes les régions; mais parce qu'elle y voit un temps d'arrêt d'autant plus regrettable, qu'à l'heure présente, il n'y a pas un moment à perdre pour nous mettre en état de faire face aux exigences d'une éventualité toujours menaçante. Enfin, nous ne nous sommes pas arrêtés aux accusations les plus invraisemblables, répandues pour jeter la suspicion sur nos intentions et créer des équivoques sur nos personnalités, parce que nous voyons plus haut; le mobile de notre conduite est entièrement désintéressé et nous n'avons qu'une seule ambition: donner à la production d'une arme, qui s'appelle le cheval, l'extension nécessaire aux besoins de la mobilisation; et cela dans les mesures qu'exige le développement actuel de nos armements, pour la sécurité et la grandeur de notre Patrie.

Le jour d'une déclaration de guerre, il faudra 590,000 chevaux âgés de 5 à 10 ans, y compris les effectifs du pied de paix: 90,000 chevaux de cavalerie, 250,000 chevaux d'artillerie, 150,000 chevaux du train et des équipages, et 100,000 chevaux pour tous les services auxiliaires. En outre, il faut qu'il y ait dans le pays une population chevaline de sujets de même âge, pour assurer les moyens de combler les vides que fera la campagne dans les rangs de notre cavalerie. Et il faut que 350,000 de ces chevaux, quel que soit leur volume, soient dans le type de selle. Telles seront les exigences de la future campagne.

Et voilà la raison, Monsieur, pour laquelle la *Société d'encouragement à l'élevage du cheval de Guerre Français* réclame énergiquement une très prompt mise en pratique du système d'encouragements que l'Administration des Haras elle-même a trouvé bon, puisqu'elle s'est empressée d'en faire l'application.

Nous ne nous sommes attaqués à personne, nous avons simplement montré à qui incombaient les responsabilités, et il faut que la direction des Haras se sente bien coupable, plus coupable même que nous ne pouvions le supposer, pour en arriver à des moyens de défense consistant à charger de ses propres fautes une Société, qui n'existait même pas encore à l'époque où elle les commettait.

Un député, présent à la réunion, qui a eu lieu le 13 décembre dans un des bureaux de la Chambre, a perfidement laissé entendre que nous avions proposé de prendre sur le Pari Mutuel les sommes nécessaires aux nouveaux encouragements que lui-même a reconnu indispensables de donner à l'élevage du cheval de Guerre. Nous opposons à cette assertion le démenti le plus formel, car jamais nous n'avons dit un mot de cette question-là; nous l'affirmons.

Si l'Etat voulait sincèrement assurer à l'élevage du Cheval de Guerre tous les encouragements nécessaires pour le mettre en situation de répondre en nombre et en qualité aux besoins de la mobilisation; si l'Etat voulait réellement substituer sa puissante action à la nôtre, forcément plus modeste sur ce point, nous n'aurions certes qu'à nous incliner et à nous applaudir d'un pareil résultat. Mais, dans cette hypothèse même, nous continuerons toujours à rester les sentinelles vigilantes, pour empêcher que les encouragements destinés à l'élevage du Cheval de Guerre, retournent à des branches particulières de l'industrie chevaline qui disposent déjà et depuis trop longtemps de sommes ridiculement en désaccord avec leur utilité effective.

L'expérience, malheureusement nous oblige à la défiance!

Ce que nous venons d'exposer ici ce sont des faits, c'est de l'histoire. Il nous a fallu rappeler ces événements pour placer la question sous son véritable jour et rectifier les interprétations erronées que vous semblez vouloir donner aux actes de notre Société.

Recevez, je vous prie, Monsieur, l'expression de nos sentiments distingués,

Pour les Commissaires,
Le commissaire: COMTE DE BRESSON.

NOS GRAVURES

L'attelage de deux étalons russes que nous donnons à notre première page appartient à Mme la princesse Marie Ténicheff qui possède le haras de Molostwoff, située entre Smolensk et Orel.

Ce haras créé il y a environ cinq ans se compose du pur-sang trotteur russe, Zlobny, étalon très élégant du Krenowsky, fils du fameux Zajoga, au comte Mourousoff-Dachkoff, et de vingt juments, la plupart de notre race normande, et qui presque toutes ont été primées au Concours hippique de Paris.

Les premiers produits du haras de la Princesse Ténicheff ont actuellement quatre ans.

TIR AUX PIGEONS DE MONACO

Mercredi 28 décembre. — Quinze tireurs ont pris part au prix du stand; les deux premières places sont partagées entre MM. Brasseux et Erskine 9/9; M. Bégué, 8/9, 3^e. Les autres poules ont été gagnées par MM. Duperron, Asplen et Robinson.

Vendredi 30 décembre. — Le prix de Janvier a réuni dix-huit concurrents. La première place a été partagée entre MM. Brasseur et Desormes 9/9; M. Ker 8/9, 3^e. Les autres poules sont revenues à MM. Cavalerie, Hudellet et Robinson.

Lundi 2 Janvier. — Le prix Briasco auquel vingt et un tireurs ont pris part a été partagé entre MM. Gherzi et Eze 9/9 M. Ker 8/9 3^e. Les autres poules ont été gagnées par MM. Brasseur et Robinson.

Le Gérant: P. JEANNIOT.

PARIS. — IMP. MÉNARD ET CHAUFOUR, 8-10, RUE MILTON